

Anne-Marie David

Université de Montréal

Les représentations littéraires  
du travail (1945-2012). Une thèse  
sociocritique

La rentrée littéraire française de 2010 a été l'occasion de la parution de plusieurs romans sur le monde du travail. Le jeune narrateur de *Libre, seul et assoupi*<sup>1</sup> de Romain Monnery relate avec humour ses premiers démêlés avec le marché de l'emploi, tandis que *L'Enquête*<sup>2</sup> de Philippe Claudel décrit sur le mode kafkaïen une Entreprise tentaculaire où les suicides se multiplient. Nathalie Kuperman et Thierry Beinstingel, quant à eux, traquent dans *Nous étions des êtres vivants*<sup>3</sup> et *Retour aux mots sauvages*<sup>4</sup> le langage et les discours structurant la tragédie salariale quotidienne des anonymes et des sans-grade. Finalement, le prix Goncourt fut alors attribué au

---

1. Romain Monnery, *Libre, seul et assoupi*, Paris, Au Diable Vauvert, 2010.

2. Philippe Claudel, *L'Enquête*, Paris, Stock, 2010.

3. Nathalie Kuperman, *Nous étions des êtres vivants*, Paris, Gallimard, 2010.

4. Thierry Beinstingel, *Retour aux mots sauvages*, Paris, Fayard, 2010.

roman *La carte et le territoire*<sup>5</sup> de Michel Houellebecq, qui, s'il ne prend pas directement le travail à bras-le-corps, en est profondément innervé et propose plusieurs réflexions intéressantes sur son devenir, sa portée philosophique et l'aliénation qui semble lui être consubstantielle. Ce soudain regain d'intérêt pour l'une des réalités les plus importantes de la vie des membres de nos sociétés occidentales de capitalisme avancé s'insère parfaitement dans le paradigme du « retour du réel » observé par Dominique Viart dans la littérature produite depuis les années 80. Selon Viart, cette littérature serait revenue des errements formalistes des années 60 et 70 en réinvestissant de façon massive des domaines temporairement abandonnés aux sciences humaines, en premier lieu desquels l'histoire et les conditions sociales. Si cette grille de lecture très large manque de nuances, force est de constater qu'elle est éclairante ici et que l'usine représente la porte d'entrée idéale du second champ d'investigation identifié par Viart, comme semble le prouver la parution simultanée, en 1982, de *Sortie d'usine*<sup>6</sup> de François Bon et de *L'excès-l'usine*<sup>7</sup> de Leslie Kaplan.

La publication de ces œuvres participe cependant d'un mouvement relativement isolé dans la littérature contemporaine, du moins si l'on considère celle-ci en regard de sa tradition. La place accordée à l'activité salariée et particulièrement à ce qui représente encore sa forme achevée dans l'imaginaire collectif, soit le labour ouvrier<sup>8</sup>, est aujourd'hui restreinte : les travailleurs, relégués le plus souvent à une fonction narrative secondaire, voire à celle de toile de fond, n'ont plus l'importance qu'ils avaient dans les grands romans du travail des deux derniers siècles. On pourrait donc conjecturer à cet effet que la rentrée 2010 marque un tournant notable dans les représentations qu'on se fait du travail : pour la première fois,

---

5. Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.

6. François Bon, *Sortie d'usine*, Paris, Minuit, 1982.

7. Leslie Kaplan, *L'excès-l'usine*, Paris, P.O.L., 1987 [1982].

8. « Ce qui frappe d'emblée dans les conceptions quotidiennes du travail, c'est la prégnance de la figure du travailleur manuel et salarié. » Alain Clémence, « Le travail dans la pensée quotidienne », Mark Hunyadi et Marcus Mänz [dir.], *Le travail refiguré*, Genève, Georg Éditeur, 1998, p. 94.

sa conception dominante semble séparée de la figure du tâcheron manuel — mais aussi dénuée de toute fixité, voire de toute humanité chez Claudel. Si, à la suite du sociologue Robert Castel, on considère le travail comme moyen d’insertion dans la structure sociale<sup>9</sup> — et non seulement comme rapport technique de production —, le changement est d’importance et c’est véritablement une part de la cohésion sociétale qui est mise en jeu par ce renouvellement conceptuel du travail. Celui-ci se fait à la fois « moteur et révélateur des mutations contemporaines<sup>10</sup> », dont l’étude des aspects variés permet une appréhension de dynamiques qui dépassent sa réalité propre.

## Brève histoire des représentations du travail

C’est, globalement, à cette compréhension assez large que j’aimerais parvenir dans ma thèse, en étudiant la vision littéraire du travail en relation avec ses transformations contemporaines. Les écrits que j’étudie s’inscrivent, je l’ai mentionné, dans une histoire extrêmement riche et complexe, dont un aperçu est nécessaire pour saisir la portée du projet. Les représentations actuelles ne peuvent en effet être saisies indépendamment d’une tradition du « roman social » : la grève dépeinte en 2004 par François Bon dans *Daewoo*<sup>11</sup>, par exemple, est un écho décevant à celle de *Germinal*<sup>12</sup>. Sophie Bérout et Tania Régis expliquent l’émergence de ce genre social par la coïncidence historique, au XIX<sup>e</sup> siècle, de deux phénomènes : la forme romanesque devient dominante alors que le capitalisme entre dans sa phase industrielle et monopolistique. Le roman, « instrument d’exploration du réel et d’analyse de la société<sup>13</sup> », prend alors en

9. Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1995.

10. Michel Lallement, *Le travail. Une sociologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 2007, p. 13.

11. François Bon, *Daewoo*, Paris, Fayard, 2004.

12. Émile Zola, *Germinal*, Paris, Flammarion, 2008 [1885].

13. Sophie Bérout et Tania Régis, *Le roman social. Littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, Éditions de l’Atelier, 2002, p. 10.

charge les peurs, le désarroi, les problèmes multiples causés par les changements en cours.

C'est Victor Hugo, avec *Les misérables*<sup>14</sup>, qui passe à l'histoire comme le premier grand romancier français de la « question sociale », l'équivalent français de Charles Dickens. L'ouvrier n'occupe pourtant qu'une place très ténue dans le roman, et n'est représenté que par le personnage de Fantine. Il faut attendre le naturalisme pour que le travailleur se déplace au cœur du récit et devienne sujet romanesque à part entière : Emile Zola dépeint le monde de l'ouvrier parisien dans *L'assommoir*<sup>15</sup> et celui des mines du Nord quelques années plus tard dans *Germinal*. À côté de ce roman social pratiqué par des écrivains de métier se développe aussi une littérature prolétarienne, qui connaît une période faste suite à la révolution russe de 1917. Le mouvement s'organise alors dans une visée ouvertement militante, et est théorisé dans son manifeste, *Nouvel âge littéraire*<sup>16</sup>, par Henry Poulaille en 1930. L'écrivain ouvrier est tenu de relater son expérience et de décrire son milieu sans fioritures et pour sa propre classe. À rebours de cette littérature prolétarienne, l'école populiste concurrente, si elle prend aussi « le peuple » pour objet considère « petites gens et ouvriers » dans une perspective pittoresque et esthétisante<sup>17</sup> — et ne leur destine aucunement ses réalisations. Troisième force en présence, le réalisme socialiste préconisé par l'Union des écrivains soviétiques est introduit en France dans les années 30 par Louis Aragon. Cette « esthétique impossible », dans les mots de Régine Robin<sup>18</sup>, implique une redéfinition radicale du métier d'écrivain, qui n'est réellement acceptée — par certains — qu'après le choc de la Deuxième Guerre mondiale, avant que le flambeau revendicateur ne soit repris par le roman contestataire des années 60 et 70. Les

---

14. Victor Hugo, *Les misérables*, 3 t., Paris, Le livre de poche, 1985 [1862].

15. Émile Zola, *L'assommoir*, Paris, Flammarion, 2000 [1877].

16. Henry Poulaille, *Nouvel âge littéraire*, Paris, Valois, 1930.

17. Jacques Dubois, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Seuil, 2000, p. 294.

18. Régine Robin, *Le réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986.

représentations se font ensuite plus fragmentaires, à l'image d'une société plus éclatée. Suite à l'arrivée de Mitterrand au pouvoir en 81, la gauche ne tient pas ses promesses et laisse les travailleurs sur leur faim en matière de réformes sociales<sup>19</sup>. Puis, la chute du Mur de Berlin en 89 marque la fin du « socialisme réel » et de l'immense espoir qu'il avait suscité, incarné dans la frange ouvrière du salariat. Délaissée par les formes consacrées, celle-ci trouve alors refuge dans les genres paralittéraires, notamment le néo-polar. La représentation du travail y étant soumise aux obligations du récit d'enquête, elle est automatiquement liée au crime et aux troubles sociaux. Des récits d'origine « prolétarienne » continuent également à transmettre les nouvelles donnes de l'expérience ouvrière, sous la menace constante de la délocalisation et du chômage.

## Problématique du projet de recherche

Même s'il est rapide, cet aperçu historique montre que la vision du travail proposée par la littérature française a été l'objet d'une modification radicale et progressive depuis la Deuxième Guerre mondiale, en parallèle avec des marchés du travail et de l'emploi bouleversés par la désagrégation du fordisme et sous le coup de mutations diverses — financiarisation des entreprises, déqualification ou requalification, etc. — qui en font des données à la fois précaires et complexes. En réaction, les écrits du travail se métissent, lorsque des auteurs intègrent la photographie et les nouveaux médias à leurs œuvres, et adoptent des formes narratives souvent diffuses, inachevées, à l'image d'un salariat dont les contours comme les frontières internes apparaissent de plus en plus insaisissables. Comme l'explique Castel, la condition ouvrière n'est plus emblématique du salariat dans son ensemble, et c'est justement de cette passation ou plutôt de cet élargissement qu'il me semble passionnant et nécessaire de creuser les fondements imaginaires.

19. Voir à cet effet Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 2010 [2009].

Pour bien saisir ce vaste processus, je me propose donc d'en étudier la mise en forme — par le biais de microlectures — dans les écrits narratifs de 1945 à l'époque présente. Mon but est de comprendre l'évolution du rôle narratif du travail et d'examiner son lien (qui n'a rien d'un simple reflet) avec les discours alimentant sa réalité socio-historique. À ce découpage diachronique se surimpose une division formelle, puisque l'analyse des textes sélectionnés me permet d'identifier les trois modes principaux d'une poétique contemporaine du travail — ou à tout le moins ce que je considère comme tel — à savoir le témoignage, le polar et ce que j'appelle, faute de mieux, l'auto-réflexivité.

## Méthodologie illustrée

La conjonction que laisse entrevoir ces objectifs entre, d'une part, un questionnement extra-littéraire et, de l'autre, des moyens esthétiques appelle une démarche sociocritique. Cette herméneutique sociale décrit et analyse *comment* un texte dit quelque chose — sa forme — afin d'atteindre *ce qu'il dit* de la société — son contenu. La prééminence du texte qui en découle montre bien que la sociocritique, loin de se constituer en théorie ou en science unique, embrasse plutôt l'ouverture d'une perspective qui vise le particulier avant de chercher à en dégager le général. En conséquence, c'est l'objet de l'analyse qui détermine les outils qu'elle mobilise. Dans mon projet de recherche, les textes considérés mettent de l'avant différentes représentations du travail : il s'agira donc d'analyser la manière dont ils intègrent, transforment et dynamisent les éléments d'un *imaginaire social* français du travail en évolution. Le concept, élaboré par Pierre Popovic, « est conçu comme le résultat d'une *littéarité* générale », déduite de la sémiotisation de la réalité à l'origine des « ensembles interactifs de représentations corrélées » qui le composent. Dans cet imaginaire, la littérature fait figure de « formation problématique » puisque, activant les mêmes modes de sémiotisation que lui à sa manière, elle est à même d'installer en son sein ce que Popovic appelle une « distance sémiotique ».

Et de conclure : « L'objectif propre de la sociocritique consiste à mesurer cette distance sémiotique sur le fond de ce continuum [de la littérature et de l'imaginaire social] et à la comprendre<sup>20</sup>. »

Pour « baliser » l'écart en question en identifiant les composantes d'un imaginaire social du travail, je me suis donné cinq principaux thèmes de recherche, qui correspondent à cinq constantes de la thématization dans les textes : la *langue*, la *culture*, le *cadre spatio-temporel*, les *conflits interdiscursifs* dont le travail est l'objet et finalement son *rôle* et sa *fonction*. Chacun appelle des ressources spécifiques qui seraient trop longues à détailler ici, aussi je me contenterai de donner un aperçu de la méthode pratique que j'emploie, sans oublier qu'en sociocritique l'élaboration théorique et conceptuelle est inséparable de l'analyse textuelle. Je tâcherai donc de jeter les bases de ma propre démarche de lecture à partir d'exemples concrets tirés de mes analyses.

La sociocriticienne décortique dans un premier temps les mots, les images, l'intertexte et l'interdiscours intégrés par un texte avant d'examiner ensuite la façon dont la mise en forme de ce texte travaille de façon dynamique ce lot de reprises issues de l'imaginaire social conjoncturel et lui donne sens. Pour préciser la nature de ces rapports — de contradiction, de détournement, de défamiliarisation — entre les textes littéraires retenus et l'imaginaire social, je procéderai à des analyses précises de chacun des romans de mon corpus, à la fois afin de saisir les redondances et les modifications formelles sur cette moyenne durée de quelques cinquante ans et de proposer une lecture globale de l'évolution de la représentation romanesque du travail et de la débâcle industrielle. J'entends aborder ce dernier point par le biais de l'œuvre de François Bon, auteur contemporain que j'ai déjà mentionné à quelques reprises. Ses écrits m'interpellent parce qu'ils soupèsent les retombées humaines et communautaires

20. Pierre Popovic, « Introduction », *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Socius », 2008, p. 11-33.

de la fin, problématique et encore ouverte, de l'âge industriel. *Daewoo*, par exemple, est une chronique fictive de la fermeture des usines coréennes éponymes qui incarnèrent un bref espoir de renouveau économique dans une Lorraine dévastée par la faillite de la sidérurgie. Dans *Paysage fer*<sup>21</sup>, sont patiemment interrogés les restes d'un bassin industriel déliquescents entrevus, tous les jeudis, par les fenêtres du train Paris-Nancy. À l'affût des résonances d'une vie et d'une culture menacées, l'écrivain se heurte à la question d'une transmission impossible faute de destinataire. L'ambiguïté de la situation tient de son oscillation entre l'existence et la perte, que Bon problématise lorsqu'il se fait, avec *Temps machine*, mémorialiste d'un « monde emporté vivant dans l'abîme<sup>22</sup> ». Dans *Paysage fer*, cette déshérence est inscrite à même les lieux traversés, dans tout le « fer » qui borde les voies.

L'analyse de ce récit favorise donc, parmi les thèmes de recherche susmentionnés, celui du *cadre spatio-temporel*, lequel est traversé par une tension inséparable de la position d'énonciation : les espaces observés sont transformés sous l'action combinée de la mémoire et de l'écriture selon la relation altérée au monde qu'impose le train, mais sont aussi, en eux-mêmes, écartelés entre une nature dévoyée et une industrie déclinante. Or, cette tension se répercute dans la vision qui se dégage du travail, lequel se trouve symboliquement associé — c'est ici le thème *rôle et fonction* qui est affecté — à la guerre. Celle-ci façonne en effet l'espace traversé de bout en bout : les édifices commémoratifs et guérites bétonnées sont autant de stigmates qui le transforment en « paysage de mémoire », duquel les signifiants « Marne » et « train » réactivent à eux seuls des contenus historiques liés respectivement aux Première et Deuxième Guerres mondiales — les batailles de la Marne et les déportations en wagons de la SNCF. Tous ces « fantômes » sont appréhendés en relation avec le monde du travail, lorsqu'il est dit du paysage que « tout cela est

---

21. François Bon, *Paysage fer*, Lagrasse, Verdier, 2000.

22. François Bon, *Temps machine*, Lagrasse, Verdier, 1993, p. 93. Je souligne.

provisoire qui pue son siècle et sa guerre et ses usines<sup>23</sup> ». L'équation historique établie — *guerre + usines = XX<sup>e</sup> siècle* — prend une tonalité particulière en regard d'une autre, posée par Hannah Arendt en introduction de son *Essai sur la révolution*, selon laquelle « guerres et révolutions ont déterminé la physionomie du XX<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup> ». Si la juxtaposition des deux bilans met en lumière le lien de l'usine à la révolution (industrielle), leur commune association de ces termes à celui de guerre révèle l'envers pestilentiel de la glorieuse ère du fer qui se termine : la « boucherie » dont témoignent, dans *Temps machine*, « ceux qui revenaient de Verdun l'œil égaré de qui a vu l'humanité aux prises avec elle-même, un grand rouage mal lancé et on était déjà au terminus<sup>25</sup>. »

La sauvagerie de l'histoire envahit donc le paysage et informe la vision qu'on en a par la fenêtre : elle y est actualisée par l'industrie lourde qui, si elle « meurt » à son tour, a beaucoup tué. Le rappellent en sourdine les nombreux cimetières joutant les usines entre deux gares désertes, et le crie le panneau indiquant le décompte des morts et des blessés à l'entrée de l'aciérie de Longwy. Notons encore que cette connexion sémiotique de la guerre et du travail est une constante des textes que j'étudie : dans *Élise ou la vraie vie*<sup>26</sup>, publié en 1967 par Claire Etcherelli, une équivalence encore plus forte est établie entre les deux réalités. Plus précisément, le travail en vient ici à représenter la guerre : il en endosse les traits et reconduit les significations, au moyen notamment de réseaux d'images communs. L'usine où travaillent les protagonistes et le conflit franco-algérien sont caractérisés au moyen d'un même champ sémantique de l'animalité, ils envahissent métaphoriquement l'espace urbain de concert et s'inscrivent conjointement au sein d'une série d'oppositions entre souillure et propreté. Ce discours

23. François Bon, *Paysage fer*, *op. cit.*, p. 19.

24. Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, traduit par Michel Chrestien, Paris, Gallimard, 1967 [1963], p. 9.

25. François Bon, *Temps machine*, *op. cit.*, p. 93-4.

26. Claire Etcherelli, *Élise ou la vraie vie*, Paris, Gallimard, 1982 [1967].

hygiéniste étant extrêmement prégnant dans la société française des années 60, alors en pleine modernisation, la fonction réflexive de la littérature vis-à-vis de l'imaginaire social posée tout à l'heure se vérifie. En dévoilant les affinités cachées et moralement désastreuses de la modernisation avec les expériences de la guerre et du travail à la chaîne, le roman projette les aboutissements aussi bien de la logique tayloriste prônée par l'usine que des discours racistes qui fondent la justification métropolitaine de la guerre d'Algérie, tout en montrant leur imbrication au sein d'une organisation sociale dont ils alimentent le système de représentations.

Cette étude de texte et la précédente sont incomplètes : j'y ai simplement présenté les conclusions de deux analyses menées séparément — et de manière beaucoup plus approfondies. J'espère cependant que la confrontation de leurs résultats convainc de la pertinence du projet de recherche et de la validité de sa démarche, puisqu'elle permet de mettre en lumière l'une des caractéristiques essentielles du travail. Sa juxtaposition thématique réitérée à la guerre est révélatrice de la violence qui lui est intrinsèque, comme le confirment les études en sociologie du travail. L'aliénation, les accidents, les suicides et le stress en milieu salarial sont autant de manifestations d'une même brutalité du travail, laquelle génère des rapports forcément inégaux : dans l'émission de *Là-bas si j'y suis* du 22 mai 2013, consacrée au reportage d'Hannah Arendt sur le procès Eichmann à Jérusalem<sup>27</sup>, David Mermet et ses invités n'ont pas hésité à adapter le concept de « banalité du mal » à la conduite systémique des cadres d'entreprises d'aujourd'hui. Les tensions extrêmement fortes qui découlent d'une telle situation, les œuvres narratives les expriment quant à elles au moyen de renvois imaginaires, de stratégies formelles particulières et d'une sape généralisée des fictions idéologiques qui constituent le soubassement de la légitimité historique du travail. Il importe selon moi de les révéler, de manière à mieux comprendre des réalités essentielles à la fois sur les plans social et littéraire.

---

27. Disponible en ligne : <http://www.franceinter.fr/emission-la-bas-si-jy-suis-eloges-de-la-desobeissance>.